

L'AUTRE ORIGINE DU MONDE
(Pas celle dissimulée par Jacques Lacan)

Mon Pépé Alexandre est né en 1901, « le nouveau siècle n'avait qu'une année », de François, cordonnier sabotier et de Françoise, mère au foyer, dans un petit immeuble situé au 48 rue Saint Pierre de Vaise, neuvième arrondissement de Lyon. Un très pittoresque endroit pour cette famille fraîchement débarquée de sa Corrèze, en quête d'une vie meilleure. Peut-être aussi pour, quelque part, honorer et cultiver leur conscience politique de descendants de la Commune, disciples de Proudhon, de Bakounine, de Louise Michel, de Gustave Courbet, de Jean-Baptiste Clément, et le dernier, le plus fameux, Jean Jaurès.

Etre « Rouges », une profession de foi ...

Mais voilà, la vie étant souvent cruelle, François du, pour des raisons de santé (un cœur fragile) sur injonction de son médecin, rejoindre sa campagne natale, entre Luzège et Dordogne. Pauvres mais riches de leurs expériences urbaines.

A leur retour sur les terres Corrésiennes, François et Françoise trouvèrent rapidement à se placer comme fermiers. La vie était rude mais heureusement, la nature savait être généreuse. Ils étaient pauvres mais fiers du travail accompli de leurs mains.

La famille s'agrandissait, après Alexandre vinrent André puis Emilien. Trois beaux garçons aux caractères bien trempés, plein de fougue et de courage, courant, comme leur mère, jours et nuits d'une vallée à l'autre sans répit, pour le travail et pour le plaisir, un jour pour les champignons, un autre pour les truites, ou encore pour la cabrette et la bourrée des bouteilles. Exercice dans lequel excella Dédé jusqu'à ses quatre vingt ans, et en sabots, s'il vous plaît. Une bière ou deux pour se désinhiber, et en avant la compagnie, le tout en claquant des mains et en poussant les cris d'usage.

Alexandre devenait un vrai adolescent au grand cœur, rarement à court d'idées, jamais pris au dépourvu. Un jour, rentrant de la chasse il jeta négligemment son fusil sur la table de la maison, le coup parti, évitant de peu François son père. Réalisant la dangerosité de son geste il s'enfuit dans les bois, le temps de retrouver ses esprits et de laisser le père et la mère retrouver un peu de calme, les émotions apaisées.

Inutile de préciser que la scolarité suivie par le Pépé Alexandre ne fut pas des plus assidue, perpétuellement attiré qu'il était par la vie en dehors de ces murs, beaucoup trop clos à son goût. Ses universités étaient les bois, les cours d'eau, les vallons et les prés. Elles suivaient les saisons au gré des vents, des saisons et bientôt de la construction du viaduc des rochers noirs.

Il n'hésitait jamais à se hisser jusqu'au rocher de l'actuel observatoire (sis côté Lapleau) surplombant l'ancien pont de franchissement sur la Luzège, dont le souvenir n'est aujourd'hui connu que de nos plus anciens. Attiré par une curiosité naturelle, il se passait rarement une journée sans qu'il rende visite à notre site historique, cherchant à fraterniser avec les compagnons bâtisseurs voltigeurs.

Peut-on imaginer l'émerveillement d'un gamin hôte des bois, voyant se transformer peu à peu son lieu de vie de chasse, de pêche, de cueillette et de braconnage.

C'est sans doute ainsi qu'il forgea son inéluctable motivation, un jour il deviendrait l'ami et le dompteur de ce monstre de métal.

Notre histoire familiale ne dit pas s'il assista ou non à l'inauguration du viaduc par le président de la république Raymond Poincaré le 11 septembre 1913. Mais à n'en point douté je reste persuadé qu'il n'en perdit pas une miette. Intimement persuadé que quelque part, il était copropriétaire et dépositaire de cette cathédrale minérale faite de pierre et d'acier, sur lequel officiait notre tacot si petit par sa taille et si grand par sa capacité à « l'ouvrage », devenu le symbole transgénérationnel d'un pays s'ouvrant aux autres, avec ténacité, bonheur et facétie. Les gorges de la Luzège devenaient ainsi l'écrin de ce vaisseau de sons et de lumières, la nef et le transept s'entrecroisant, la bête fumante ouvrant son ventre et ses portes au feu de l'enfer.

Alexandre sera toute sa vie, un transmetteur, artisan scrupuleux et attentif du bien-être de ces lieux, passeur de mémoire et d'art de vivre, soucieux du devenir de son prochain, l'entraide érigée en art de vivre avec l'aide indispensable de ces auxiliaires qu'étaient le viaduc et le tacot. Hier, le simple fait de les croiser ou aujourd'hui de les évoquer peut vous donner le sourire, pour toute une vie.

Mais voilà, malgré leur insouciance la vie de notre planète repris rapidement ses droits, avec à nouveau comme bruit de fond la canonnade sur le front de l'Est.

La folie de nos dirigeants et de nos éternels grands argentiers.

La Corrèze était bien éloigné du front mais les conscrits reçurent rapidement leur ordre de mobilisation, jetant sur nos routes la fleur de notre jeunesse : artisans, commerçants, paysans, instituteurs. Tous amants de, fils de, employé aux... Pas une maison où l'on ne pleurait un départ, et ce des deux cotés de notre frontière, français et allemands unis dans la même douleur, la même souffrance et le malheur sans cesse renouvelés, le tonneau des Danaïdes. L'homme dans son ultime imbécilité, a su inventer le mouvement perpétuel, il envoie ses enfants au massacre avec une ponctualité diabolique, une fois par génération.

Le grand père échappa pourtant à la mobilisation, bien malgré lui.

En 1917 il contracta une pleurésie. Celle-ci le tint alité plus d'une année, entre la vie et la mort.

Il ne dut sa survie qu'à l'obstination de son médecin, l'amputant d'une côte afin de pouvoir déposer un drain.

Et notre cheval d'acier participa elle aussi à ces années dantesques, avant de retrouver un peu de sa sérénité.

Mais aujourd'hui est un autre jour, le viaduc est à nouveau investi par la clameur des machines et les ordres des travailleurs, dans un but unique, lui redonner vie dans son écrin végétal original, pour y retrouver sa part d'éternité, héritière des cerveaux, des mains et de la sueur des humbles faiseurs de cathédrales, « vaisseaux-amiraux » de notre passagère.

Chapeau bas devant ces compagnons de route, compagnons de vie.

